

Suite de la page 2 *renoncé à en parler. Ça ne passait pas, tabou. Et finalement, les libraires n'ont pas réussi non plus.*

Car c'est une chose de considérer qu'un sujet est important, une autre que de conseiller un ouvrage. «Certains livres s'accompagnent», souligne Gwenaëlle Launay, libraire à la Courte Echelle à Rennes. «La littérature jeunesse a tellement changé en quinze ans, tant de sujets sensibles sont abordés!» lance Amélie Rault, sa collègue. Les personnes interrogées ont du mal à citer des titres qui les ont choquées, qu'elles pourraient «censurer», c'est rassurant. Leurs limites: les fantasmes d'adultes, la perversion, une manière vulgaire d'écrire la sexualité. Encore faudrait-il parvenir à définir tout cela...

Et elles aussi composent. Comme Stéphanie Vargas, bibliothécaire à Cluses (Haute-Savoie), traitée de «prude» parce qu'elle met en garde la mère d'une jeune fille sur un livre de *dark romance*, au rayon adulte. Comme Noémie Kormann, libraire chez Le Faillier, également à Rennes, qui oriente subtilement: «Pour mon rayon ado/young adult, j'explique que les personnages vivent des expériences que l'on vit entre 15 et 20 ans. Je n'ai pas besoin d'en dire plus, les gens comprennent tout de suite.»

Et quand elles ont un doute, les ados leur permettent d'affiner. Betty Serandour anime un club de lecture qui leur est dédié à Betton (Ille-et-Vilaine): «Cela permet de confronter les sensibilités et d'exprimer parfois des réserves sur des textes, voire des avertissements, donnés par les ados eux-mêmes.» On en revient à l'essentiel. A ce que la littérature jeunesse doit permettre: au-delà des injonctions, la rencontre de deux sensibilités, celle qui écrit et celle qui lit, dans l'intimité de la lecture. ♦



Etats-Unis: le récit national, roman par omission

Outre-Atlantique, la littérature jeunesse est attaquée d'un côté par les républicains, défenseurs d'une histoire tronquée; de l'autre par leurs opposants, qui louent la lecture de classiques avec des critères trop actuels.

Nous vivons dans une époque incertaine, chaotique. Le contexte géopolitique, la polarisation culturelle des sociétés occidentales, l'emballage incontrôlé des avancées technologiques, la crise écologique planétaire... Le futur n'a jamais semblé si incertain. Or, quand l'avenir nous échappe, nous avons le réflexe de nous tourner vers le passé pour y trouver des réponses, du confort. Le passé devient alors un refuge. Le risque, c'est de le statufier. Et de le falsifier. Aux Etats-Unis, où je vis depuis une dizaine d'années, je constate que ces tensions se cristallisent sur la littérature, et en particulier la littérature jeunesse.

D'un côté, on assiste à un retour de la censure à l'ancienne, dans un pays qui l'a longtemps pratiquée, de la chasse aux sorcières jusqu'au

maccarthysme. Désormais, ce n'est plus le discours prétendument «communiste» qui est traqué, mais tout ce qui peut menacer une certaine vision de l'histoire nationale. Plusieurs Etats républicains, à commencer par la Floride, ont entamé une croisade contre les livres jeunesse qui racontent une version nuancée du passé des Etats-Unis et qui pointent les crimes jalonnant leur histoire. En renfort de l'action politique souvent motivée par la démagogie (le gouverneur de Floride, Ron DeSantis, est candidat républicain à l'élection présidentielle de 2024), des groupes de citoyens se forment pour démentir une morale bigote et une certaine vision de l'histoire.

BILLET

Comme la très puissante association conservatrice Moms for Liberty, qui flirte avec le complotisme. Les livres évoquant trop explicitement le racisme institutionnalisé et ses sources historiques sont mis à l'index, écartés des programmes, retirés des écoles et des bibliothèques. Il en est de même pour le génocide amérindien.

Et par extension, toutes les œuvres susceptibles de bousculer la version officielle de l'histoire sont menacées – depuis le roman graphique *Persepolis* de Marjane Satrapi jusqu'à

Beloved de la romancière nobélisée Toni Morrison. Les autrices et auteurs de couleur sont le plus souvent touchés par cette néo-censure.

Naïf. D'un autre côté, un nouveau type de censure menace: celle qui consiste à effacer les passages les plus traumatiques de l'histoire, au nom du bien. Ce mouvement vient davantage des campus américains, et d'une nouvelle approche du canon littéraire et historique, qui pousse à lire les classiques avec les critères d'aujourd'hui. Ainsi, un texte comme *Odyssée* d'Homère a pu connaître les foudres non pas de Zeus, mais des nouveaux progressistes qui veulent «l'annuler» (*cancel*) au prétexte que les mythes antiques mettent en scène un sexisme et une violence peu compatibles avec nos normes morales contemporaines. C'est faire fi de l'intelligence critique des lecteurs, y compris jeunes, pour contextualiser ce qu'ils lisent.

Il serait naïf de croire que cette guerre culturelle qui fait rage aux Etats-Unis épargnera la France. Nos élus ont, eux aussi, la tentation de se tourner vers le «roman national», dans la veine des manuels d'Ernest Lavisse: une histoire fantasmée dont les chapitres sont écrits pour former un socle inamovible – cf. le

fameux «nos ancêtres les Gaulois». Fort heureusement, il existe des foyers de résistance. Aux Etats-Unis, de nombreux libraires ont retourné l'arme des néocenseurs contre eux-mêmes: ils dressent des tables mettant en avant les *banned books* (les «livres bannis»). La censure devient alors un argument de conseil. La chanteuse Pink, elle, a distribué 2000 livres retirés des bibliothèques floridiennes lors de concerts en novembre. Et Penguin, la plus grande maison d'édition américaine, a porté plainte contre la censure de livres dans cet Etat. Nous autres, autrices et auteurs, avons aussi un rôle à jouer. Nous devons résister aux injonctions de ceux qui nous somment de réduire le champ de la fiction, et en particu-

Il s'agit de développer l'esprit critique des jeunes lecteurs, sans occulter les crimes du passé, et sans non plus les taire au prétexte de ne pas choquer.

VICTOR DIXEN

Ai-je cédé? A la peur? A la bien-pensance? Aux injonctions?

Dans son roman «Free Ride», Jessie Magana écrit une scène de sexe entre deux jeunes. Après des rencontres avec des classes, le doute s'insinue.

La censure de *Bien trop petit* a eu sur moi l'effet d'une bombe. Je venais de réécrire une scène d'un de mes livres pour sa réimpression. Une scène de sexe, explicite. Me suis-je autocensurée? Ai-je cédé? A la peur? A la bien-pensance? Aux injonctions? Le processus est bien plus complexe et témoigne de tout ce qui nous traverse quand nous écrivons (lire page 2).

Mon roman, *Free Ride*, raconte l'histoire d'une jeune championne de skicross, qui perd la mémoire lors d'un accident en montagne. Son amoureux tente de raviver leur amour oublié en lui écrivant des lettres. Début 2023, première rencontre scolaire autour de ce livre, avec une classe de quatrième. Je sens une gêne dans la salle. Très vite, on me souffle: «C'est la page 153...» La page où le héros raconte sa première fois. «Elle est bizarre.» «Bizarre... C'est-à-dire que vous n'avez pas l'habitude de lire ça?» Les têtes opinent, rassurées que l'on mette des mots sur la «généralisation». Alors je mets ma casquette de féministe pédagogue: «Cette scène vous offre une représentation du sexe différente de celles auxquelles vous avez peut-

être déjà été confronté-es dans des vidéos pornos. Elle évoque le désir et le consentement.» Les élèves sont rassurés. Moi, pas vraiment. Le malaise initial, petit coup de boutoir dans le mur de mes certitudes, demeure en sourdine. Sur ce, la professeure, Dany Delaunay, me fait lire deux mails de mères d'élèves: «Je trouve un peu déplacé de lire ça à 13 ans.» «Je refuse de voir ma fille se livrer à ce genre de lecture.» Sa réponse est parfaite, elle est soutenue par sa hiérarchie: «La littérature permet le débat, le questionnement. Je préfère un roman qui célèbre l'amour (ce qui est le cas ici), qui interroge sur les relations hommes-femmes, à un roman qui donne une vision idéologique de la vie.» Mon mur commence à se réparer.

Juin 2023: appel de Marie-Laure Siffointe, professeure-documentaliste qui souhaite m'inviter en Haute-Savoie, où se déroule mon roman. «Alors vous allez faire lire *Free Ride*!» «Non, désolée, on a choisi un autre roman... plus adapté pour des quatrième...» «C'est à cause de la page 153?» «Oui... ma collègue ne le sent pas pour cette tranche d'âge là... Vous savez, certaines scènes peuvent empêcher un travail de classe sur un livre...» Ce livre se résume donc à cette seule scène? Cette fois, le mur des certitudes s'effondre mais je bâtis à la hâte un échafaudage: «Je comprends, oui, il faut être à l'aise avec ces questions-là pour en parler devant les élèves...»

Je raccroche. Je reviens au livre page 153. Je relis le passage, les mots que j'ai choisis, volontairement précis, explicites. Trop? Le doute s'insinue. Est-ce que mon personnage, un ado de 15 ans, aurait écrit ça? N'est-ce pas plutôt moi, l'adulte, qui parle? Alors je choisis de nouveaux mots, je cisèle. C'est subtil, cela ne changera peut-être rien à la réception du livre, mais je m'y retrouve, en toute sincérité. Humainement et littérairement. C'est tout ce qui m'importe.

JESSIE MAGANA

Librairies «curatrices»: des habitués soins et saufs

Face aux grandes enseignes, les boutiques locales s'engagent pour devenir des remparts de bienveillance, d'ouverture de soi et de dialogue.

«J'ai le souvenir d'une rencontre avec l'autrice Hélène Devynck pendant laquelle une femme a fondu en larmes en disant: "Je veux que ce lieu ne ferme jamais, je m'y sens en sécurité"», raconte Anouk Aubert, cofondatrice des Parleuses. Un moment fort de cette jeune et dynamique librairie, ouverte à Nice depuis fin 2018, et partie intégrante du tissu culturel, de la vie du quartier. On imagine assez mal une scène similaire dans un magasin de vêtements, chez un caviste ou un disquaire. «La librairie n'est pas un simple lieu de distribution», confirme Vincent Chabault, professeur de sociologie à l'université Gustave-Eiffel de Marne-la-Vallée (Seine-et-Marne). Face aux grandes enseignes et aux géants numériques (Amazon représente 20% du marché du livre en France), le milieu se reconfigure. Depuis quelque temps émergent des librairies «curatrices», dont le *Grand Robert* pose l'étymologie en ces termes: «De curare, prendre soin de.» On y est.

«Engagé». Rosalie Abirached n'a pas choisi d'implanter sa librairie De beaux lendemains à Bagnolet (Seine-Saint-Denis) par hasard. Le territoire n'est ni bourgeois ni conquis. «Et il est primordial que les clients

participent à la vie de la librairie, explique-t-elle. Le premier rayon chez nous est en sciences humaines, on n'oublie pas qui on est.» Les autrices et auteurs choisis racontent donc les libraires, mais pas question de s'arrêter là. «Nous avons lancé un club de lecture en partenariat avec la médiathèque, et un prix amené à être bientôt décliné au collège, auquel participent des clients mais aussi des classes, la médiathèque, le théâtre.» Objectif: décrocher, faire sauter les barrières sociales et proposer à toutes et tous un lieu où échanger, partager, où se sentir bien.

Même objectif pour Didier Dupont lorsqu'il a racheté l'Oiseau lire, à Evreux (Eure). «Il s'agissait de la dernière librairie jeunesse du département, je ne voulais pas qu'elle ferme. Mais de cette adresse emblématique, nous avons voulu faire un lieu engagé. Nous avons ajouté de nouveaux rayons: féminisme, écologie, et une belle étagère poésie. Nous organisons des rencontres en partenariat avec le cinéma, avec l'association #NousToutes, nous valorisons les autrices et les auteurs locaux. Nous tissons des liens et nous nous efforçons de bâtir un ancrage accueillant.» La librairie ne se contente plus de proposer des livres, elle érige un rempart contre la solitude et offre un antidote au flux superficiel d'infos en continu à l'heure de la 5G. Elle s'inscrit en porte-à-faux du prêt-à-penser.

«La littérature apporte du sens, elle pose des questions intelligentes, apporte des réponses développées. Nous sommes des facilitateurs de rencontres et les gens nous en remercient», souligne Vincent Pradelles, de la Belle Hoursette. Cette petite librairie des Vans, 2600 habitants nichés au cœur des Cévennes d'Ardèche, se consacre à la littérature,

à la poésie et au patrimoine local, quand sa voisine et amie la Zizanie s'occupe de la BD et de l'illustré. On n'y trouve aucun ouvrage d'homme ou de femme politique, chaque livre est soupesé, et le résultat probant: «Il y avait des librairies avant, mais quelque chose a changé», explique Evelyne Mary, illustratrice et habitante du coin depuis dix-sept ans. Le choix est plus engagé, plus pointu. Je sais qu'on va m'y proposer de la nourriture. Je m'y sens bien et sans ces librairies, il manquerait quelque chose.»

«Cocoon». Ainsi, aux maîtres-mots «conseiller» et «proposer» s'ajoutent désormais «accueillir», «respecter», «inclure», et «résister». «Notre projet était clair dès le départ, dit Margot Lapujade, cofondatrice de la librairie Majo dans le Ve arrondissement de Paris, créée il y a tout juste un an. Notre volonté était d'ouvrir une librairie non généraliste qui proposerait des voix de femmes, des voix minorisées, et dès lors une offre impossible à trouver ailleurs. Si l'idée a suscité de nombreuses réactions de rejet, aucun texte raciste, homophobe ou sexiste ne franchit nos portes. Et l'immense majorité de notre clientèle affirme avoir trouvé entre nos murs un "safe space"». Un cocoon bienveillant, donc, où boire un café et papoter, un lieu hybride et chaleureux, loin de la rage et du tumulte. Le nouveau visage de la librairie est celui d'une famille, où l'on s'écoute et se reconnaît. «Quand une personne âgée habituée n'est pas venue depuis deux jours, je m'inquiète, confie la Nicoise Anouk Aubert. Alors je passe des coups de fil pour savoir si tout va bien.»

MARIE PAVLENKO

Dessin JEAN-BAPTISTE DROUOT